# FEUILLETON DE L'ABEILLE,

*NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE 26 AOUT 1860.*

## L'EXPIATION

I.

LA RENCONTRE.

Le 22 mai 1860, par une de ces chaleurs de bellmaisons qui annoncent un deu prématuré, un des plus doux, mais aussi un des plus ardents, deux hommes à cheval, le maître et le domestique, cheminaient au pas, sur la route de Mamou. A la hauteur à peu près de ladite route qui s'élève maintenant l'embranchement des chemins de fer de Chaffee. Midi n'était pas encore sonné; partie de Pinola à dix heures, nos cavaliers, pendant que Vincent Mégnin (Bugry et Kinsky, compagnie, avaient donné une moitié du déjeuner pour franchir une distance de sept lieues environ. Au reste, il faut ce soit d'ailleurs pour leurs montures, l'élevage le moins habile, le *sportsman* le moins expérimenté, se trouvant, quelque la Louisiane et les deux voyageurs avaient pu deviner une telle puissance de locomotion. Le cheval du maître, surtout, un pur-sang anglais, pensionnaire, en dépit de la longue traite qu'il venait de fournir, sauf dépens, aussi entier que s'il n'eût fait que de sortir de l'écurie une minute auparavant. Pas une goutte de sueur qui mouillât ses flancs pas une parcelle d'écume au mâchoir ou poitrine! Il y a à parier, même, qu'au moment dans nous parlons, et la noble bête est dit appelée à donner un sentiment sur l'allure paisible qu'on nous ferait lui imposer, ce sentiment eût été tout à fait en désaccord avec celui de son cavalier.

—Le Pelagie! cet-elle dit, des ménagements. A quoi bon? j'ai des jambes d'acier et du feu dans les veines.... Galopons! galopons toujours!

Cependant on approchait de Chelles. Quelques secondes de plus et les voyageurs atteignaient le bac de Vernaison, pendant lequel les avaient fait leur entrée le faubourg de cette petite ville; déjà ils pouvaient apercevoir les bâtiments, solides et bien encore neufs, du nord bâti par ravenne, aujourd'hui propriété des trapistes de Gethsé, et les ruines de l'ancienne abbaye de Bénédictines qui est que supérieures des femmes, des nonnes et des dames de rois et d'empereurs.

Mais, probablement, ce n'était point à Chelles qu'ils avaient affaire, car, arrivés à la lisière d'un chemin vicinal qui coupe en diagonale la grande route, à deux portées de fusil des premières maisons, les cavaliers s'arrêtèrent.

—Et puis? dit-on, le maître, en désignant du doigt, à son compagnon, le droite du chemin, est-ce par là qu'il nous faut prendre Joseph? Tu souviens-tu des indications qu'on nous a données à Meaux?

—Parfaitement, Monsieur. On nous a dit: "Près d'entrer à Chelles, tournez à droite; le chemin que vous verrez devant vous, conduit à Vermanton."

—Alors, tu es sûr de ton fait?

—Sûr! Monsieur le vicomte est bien qu'on n'en peut sûr de rien en ce monde! Je crois me rappeler, voilà tout. Au surplus puisque Monsieur le vicomte a habité ce pays-ci....

—Autrefois on le mon! j'avais huit ou neuf ans alors et j'ai 32 trente-deux.

—Qu'importe! Depuis vingt-six ou vingt-sept ans, Vermanton n'a pas changé de place je supposes.

—J'aime à le supposer comme toi Joseph.

—Vermanton est situé sur le bord de la Marne, n'est-ce pas, Monsieur?

—Sur la rive gauche, oui.

—Eh bien! puisque nous sommes sur la rive droite.... en prenant à droite.....

Nous ne risquons guère de nous égarer: tu as raison, Joseph. Cependant je ne te cacherai pas que je commence à me sentir fatigué, et qu'il me me souviendrait que médiocrement de perdre mon temps et mes pas.

—Pour éviter ce double inconvénient, Monsieur le vicomte m'ordonne-t-il de courir aux informations!

—Oui.... C'est-à-dire non: voici quelqu'un qui vient de notre côté.....

—Un homme à cheval, je le vois.

—Tu appelles cela un cheval, Joseph..... tu en indiquerai. Enfin, ce n'est pas la bête qui nous intéresse, c'est l'homme; celui-ci est, peut-être, un habitant du pays: attendons-le, il nous tirera d'embarras.

Monté sur un bidet qui certes, lui, n'eût pas fait, d'une traite, et sans broncher, plus lieues en deux heures, comme le pur-sang du vicomte, un homme, sortant de Chelles, se dirigeait, en effet, à ce moment, au pas trot du côté de nos voyageurs. Excellent cavalier, d'ailleurs, cet homme,—le vicomte le remarqua tout de suite—avait, d'une son costume, dans le tourisme, quelque chose qui rentrait son ancien militaire. Ce qui confirma le vicomte dans cette opinion, a insure que l'étranger, en se rapprochant de plus en plus, lui permettait de l'examiner plus à fond, ce fut, non seulement l'épaisse moustache qu'il portait,—à cette époque, on le sait, la moustache n'était pas, comme de nos jours, un ornement banal, imposé par la mode,—ce fut encore le ruban rouge qui figurait au boutonnière; ce fut enfin, particulièrement significative, l'assence d'un bras, le gauche,—dernière preuve bien évidemment quelque champ de bataille, absent ce qui se prévaut par le ballottement égal, sur la poitrine, d'une manche vide retenue, à son extrémité, au collet de la redingotte.

Le vicomte avait vite son chapeau lorsque le manchot n'avait plus été qu'à quelques pas; le manchot, lui-même toucher la bride à bride, et découvrit à son tour.

—Pardon, Monsieur, fit le gentilhomme, arrêtez-vous la bonté de m'indiquer si un chemin est bien celui de Vermanton!

Le manchot s'inclina.

—Oui, Monsieur, répondit-il, ce chemin est bien celui de Vermanton.

—Et que fait-il de temps pour atteindre ce village.

—Une heure à peu, vingt minutes à cheval. S'il vous est agréable, Monsieur, je vais à Vermanton, que j'habite, je vous conduirai.

—J'accepte très volontiers votre aimable proposition, Monsieur, mais, en vérité, j'ai honte de l'avouer, quoique moi aussi, jadis, j'aie habité Vermanton, je crois que, faisant affront au vieil axiome qui veut que l'on reconnaisse les pays formés, les lieux où s'est passée notre enfance, je serais très disposé, au contraire, à m'y perdre les yeux ouverts.

En achevant ces mots, le vicomte allait pouvoir son cheval dans la direction indiquée; mais le manchot, dont les traits, qui n'avaient ex primé jusque là que la courtoisie vraiment de s'illuminer subitement de plaisir, le manchot, étendant la main, s'écria:

—Un mot avant tous, Monsieur, un seul mot, je vous prie.

Frappé de l'accent, du geste de son interlocuteur, le gentilhomme s'arrêta.

—Je vous écoute, Monsieur, dit-il.

Le manchot reprit:

—Excusez-moi, Monsieur, je suis indiscret, peut-être..... Ne serais-vous pas parent de Vicomte d'Aulnay, mais.....

—Il est vrai Monsieur, je suis le vicomte Albert d'Aulnay; mais.....

—Mais si je vous demande votre nom et votre titre l'un est ce pas vous même, Monsieur, et à l'instant, en me parlant d'une époque bien oublié, sans doute, mais dont j'ai néanmoins conservé religieusement le souvenir!

Vous habitiez Vermanton dans votre enfance, à votre tour, Monsieur le vicomte, pas vous vient-il pas d'un enfant qui partageait vos jeux, amusés, et, quelquefois aussi vos peines? d'un enfant qui, grâce à l'affection particulière que vous vouliez, lui témoigner, était devenu, à vos yeux, le de petit marchand qu'il fut, à la table de votre oncle, le marquis de Marvejols, dans ce château de Vermanton qui vous appartient au jourd'hui?

Le manchot se taisait, et le vicomte Albert d'Aulnay, les yeux attachés sur ce mâle visage, épanouit sous son regard, y cherchait quelques traces d'une image confuse. Enfin la lumière se fit dans la mémoire du gentilhomme.

—Fabrice! s'écria-t-il; vous pas Fabrice Mégnin!

Le main étendue du manchot rencontra une main ouverte.

—Merci, Monsieur le vicomte, répliqua-t-il simplement; mais, en même temps une larme perlait au bord de sa paupière: merci de vous être rappelé mon nom; je n'ai espérais pas tant!

—Et pourquoi aurais-je oublié votre nom, Fabrice? reprit gaiement le gentilhomme. Pourquoi aurais-je oublié celui qui fut pendant deux ou trois ans le compagnon de mes jeux et —vous dites vrai tout à l'heure—le confident de mes chagrins! car je me souviens très bien, maintenant: quand on me grondait, quand on me punissait, au château, c'était toujours pres de vous que je courais chercher des consolations, des encouragements. Fabrice, mon cher Fabrice! quel c'est vous? Allons! à mes premières paroles de vous, pays, après tant d'années d'éloignement, cette rencontre est pour moi du plus favorable augure. Je ne me trompais pas en la montrant de l'indulgent, en me fiant à Vermanton, je suis assuré, de, à présent, d'y posséder un ami.

Fabrice Mégnin serra, avec force, la main du gentilhomme.

—Merci, dit-il encore, merci, Monsieur le vicomte.

—M. le vicomte! répéta vivement ce dernier, qu'est-ce que cela? Je veux que Albert, et rien que Albert, pour vous, comme autrefois, entendez-vous, Fabrice?

—Cependant.....

—Point d'objections, mon cher; je n'en pas mets pas! Albert d'Aulnay, Albert d'Aulnay, en jetant sur le ruban rouche de manchot un regard,—et ils observateur méticuleux eût de vinné, peut-être, une nuance d'ironie,—d'ailleurs, j'en juge par ce que je vois. Fabrice, vous êtes digne, autant que le plus digne en France, d'estime et d'égards, et quiconque vous appelle non moi le peut que se glorifier d'être traité, par vous, sur le pied de l'égalité.

Fabrice Mégnin accueillit d'un franc et bon sourire ces paroles si bienveillantes et si libérales en apparence.

—Qu'en soit donc comme vous le désirez Albert, dit-il, et maintenant.....

—Et maintenant que notre reconnaissance est achevée, en route pour Vermanton, n'est-ce pas? Ah qu'il chemin fatigue, j'espère que vous allez vous reposer! Vous avez, depuis plus d'un quart de siècle, que nous ne nous sommes vus?

—A vos ordres, Monsieur le vicomte.

—Encore!

—Pardon, Albert, c'est la faute de mes lèvres; elles n'ont pas autant de mémoire que mes oreilles.

Sans attendre la fin de la réponse de son ancien ami, le gentilhomme s'était porté en avant, bien chevaux, jalouse de rejoindre Fabrice d'une trop longue halte, pénétrant d'abord.

—Tout beau, Love! St Albert d'Aulnay, en avant! encolure de fier cheval; modérons nous, nous ne sommes pas seuls mon bravo, nous ne pouvons nous dispenser de nous ne pouvons de prendre, à dépeur à nous suivre, si je veux permettons d'en user à votre fantaisie!

Il ne vit, du moins, Fabrice, dont le bidet, se piquant d'émulation, venait de bondir pourtant, non sans souffler un peu, à ce mouse sur la même ligne que le pur sang, mais pouvoir Coco n'est pas de force à lutter avec M. Love.

—Vous l'entendez, Love, reprit en riant le vicomte, il vous traite que M. Coco voyage avec nous; il vous fait régler votre allure sur celle de M. Coco.

En s'adressant à Fabrice Mégnin:

—Mon bidet donc, mon cher Fabrice, que vous blâmez l'ose.....

—Eh des plus simples, mon cher Albert, peut se résumer en deux mots.

—Et quels, vous dites-vous, Fabrice, j'en Albert, vous avez mal, je présume, et c'est au service sans doute que vous avez gagné..... ce que je n'ai pas.....et pourtant.....je ne suis point estropié! Le splendide.....

Toute bien quelque développement, et je vous dirai oblige, dit votre monsieur, en soulier, de ne point prolonger ces confidences.

Cette fois encore il n'était dans le ton de vicomte une note de complicité bienveillante, et, en bien moins comme comme n'était pas délaissé à Fabrice Mégnin, mais Fabrice Mégnin était trop sincèrement heureux, en cet instant, pour en éprouver aucun regard, y chercher quelques traces d'une image confuse. Enfin la lumière se fit dans la mémoire du gentilhomme.

—Fabrice! s'écria-t-il; vous pas Fabrice Mégnin!

La